

Patrick VIRELLES



Photo : © J.-L. Geoffroy

Par Cécile De Cat

1994

À travers la vie et les bons mots de son attachant personnage, comme à travers la forme même du roman, c'est au Livre lui-même que Patrick Virelles rend hommage. Au Livre pour lequel il avoue, en filigrane, sa passion, nous la soufflant par la même occasion dans l'oreille.

(Cécile De Cat)

Biographie

Patrick Virelles, né à Bruxelles en 1939, a été tour à tour conducteur de pousse-pousse, vendeur de fleurs à la sauvette, pion, attaché à la direction d'une importante firme commerciale d'Anvers, conférencier, animateur d'une maison de la culture, administrateur de divers théâtres et cabarets littéraires, directeur d'un musée de figurines historiques, etc.

À lire la biographie de Patrick Virelles telle qu'elle est ainsi résumée sur la quatrième de couverture de **Peau de vélin**, on devine que son véritable «premier roman» a été son existence elle-même et qu'on nous en tait bien des chapitres.

Ainsi, que son premier conte fut publié dans la revue *Coude à coude*, alors qu'il avait quatorze ans, et cela par les soins de Robert Montal qui, à l'époque, lui enseignait la littérature à l'Athénée Robert Catteau ; ainsi, qu'à dix-sept ans, avec quelques lurons de son acabit, il «commit» un journal intitulé H_2SO_4 dont les invendus furent saisis et brûlés dans la cour de ce même Athénée ; ainsi, qu'à dix-neuf ans, en rupture de ban avec sa famille, et sa fugue l'ayant mené à Paris, il y a broché les poèmes de Maïakovski et d'Ezra Pound chez l'éditeur Pierre-Jean Oswald ; ainsi, qu'à vingt-deux ans, vivant à Menton et «adoubé chercheur de vérité» par Lanza del Vasto, il y donnait des conférences sur la signification du jeûne de partage dans le même temps qu'il y poursuivait des recherches sur les auteurs érotiques du XVIIIe siècle pour le compte de l'écrivain Thyde Monnier...

Ces quelques éléments nous permettent de mettre en lumière ce qui n'appert pas de sa biographie telle qu'on nous la présente au dos de **Peau de vélin**, savoir que si c'est bien là son premier roman publié, au vrai, l'écriture est le fil conducteur de toute son existence.

Pour les autres chapitres de cette vie à rebondissements, Patrick Virelles préfère n'en rien dévoiler encore : pourquoi nous renseigner aujourd'hui sur les sources de son inspiration de demain ?

Toutefois, pour rassurer ceux qui prendraient en plus grande considération une quelconque «peau d'âne» que la présente *Peau de vélin*, signalons que, s'étant mis en tête d'entreprendre des études universitaires à un âge où l'on s'inquiète plus souvent de ses premiers cheveux gris que de ses derniers boutons d'acné, Patrick Virelles a décroché une brillante agrégation en sciences théâtrales, arts du spectacle et animation culturelle, à l'U.C.L., en 1979 : il avait quarante ans.

Mais c'est là une distinction dont il s'honore bien moins souvent que d'appartenir à la «Confrérie des Chevaliers du Taste-Fesses»...

Ainsi jugerons-nous, en définitive, que l'individu est suspect...

La maladie emportera Patrick Virelles le 30 juin 2010.

Bibliographie

Théâtre :

- ***La calcinée.***

Romans :

- ***Le rollmops***, inédit.
- ***Peau de vélin***, Paris, Belfond, 1993.
- ***Les pigeons de Notre-Dame***, La Renaissance du Livre, Tournai, 2001.
- ***Un puma feule au fond de ma mémoire***, Éditions Labor, Bruxelles, 2004.

Poésie :

- ***Sublime en ton ponant***, R.A. Éditions, 2002.
- ***La prose en 555 variations***, Le Grand Miroir, Bruxelles, 2004, coll. Petit panorama. Avec la complicité de Jean-Pierre Verheggen.

Bestiaire :

- ***Bestiaire impertinent***, Bernard Gilson éditeur, Bruxelles, 2005. Gravures d'Alain Regnier.

Le manuscrit du ***Rollmops*** a valu à Patrick Virelles de figurer au nombre des trois «nominés» du Prix littéraire 1987 du Conseil de la Communauté Française, ainsi que parmi les finalistes du Grand prix littéraire 1988 de la Ville de Mons.

Sous forme de manuscrit, et sous le titre initial d'*Allegro ma non troppo*, *Peau de vélin* a valu à Patrick Virelles de figurer au nombre des quatre « nominés » du Prix littéraire 1992 du Conseil de la Communauté Française, ainsi que d'obtenir, sur proposition de la Commission Consultative du Fonds National de la Littérature, une subvention de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises. Sous sa forme définitive, et sous son titre actuel, *Peau de vélin* a obtenu : le *Prix Biblion du premier roman francophone* (France) et le *Prix NCR littéraire* (Belgique) en 1993, et le trophée *Plume du premier roman* (France) en 1994.

Signalons en outre que c'est de *Peau de vélin* qu'on a tirés les textes des trois dictées proposées lors des championnats nationaux d'orthographe qui se sont déroulés à Bruxelles et Namur les 19 et 20 mars 1994, et que, par ailleurs, Patrick Virelles figure sur la liste des six finalistes retenus pour la prochaine désignation du 14^e *Prix National des Bibliothécaires* de France.

* * *

Tenter de faire pénétrer le lecteur dans l'univers de *Peau de vélin* par le truchement de quelques morceaux choisis, serait une entreprise hasardeuse, voire fallacieuse. En effet, ce roman étant d'une écriture « plurielle », conçu comme un ensemble de tableaux dont l'enchaînement répond à la logique des personnages plutôt qu'à celle d'une classique intrigue, et dont tant les éclairages que les musiques varient à mesure, en privilégier telle ou telle page risquerait d'égarer le curieux.

Nous nous sommes plutôt rangé à l'avis de Catherine Lemire qui, lors de l'émission consacrée à *Peau de vélin* sur France-Culture, avait mis en évidence que, ce roman ayant ses chapitres titrés à l'ancienne de malicieuse façon, de même que dans l'indescriptible capharnaüm où loge Mélodie il *était une ligne mélodique qui en assurait l'unité : ce mauve choisi qui, ainsi qu'une encre raffinée, en liait les extravagances*, de

même l'énoncé suivi de ces titres faisait-il sonner le juste « la » de ce livre. Ainsi est-ce donc singulièrement par « sa porte de sortie », la table des matières, que nous vous proposons « d'entrer » dans ce roman, estimant avec Catherine Lemire que, par sa singularité même, ce choix est celui qui peut le mieux rendre compte du style marginal de cet ouvrage comme de son ton.

I. – Où il est démontré que les valse de Srauss et les films de Georges Méliès détournent les jeunes personnes de la religion quand bien même le bon Dieu sonne du cor à leur seule intention...

II. – Où si l'on dénonce certaine façon de tourisme il est cependant confirmé que les voyages forment la jeunesse...

III. – Du désarroi dans lequel le 25 centimes perforé modèle 1915 plonge monsieur Edmond, et d'une vieille chanson de France qui lui remet l'humeur d'aplomb...

IV. – Où il est disputé de la couleur du fil dont est surjetée la braguette de certains bibliophiles...

V. – Des effets comparés du navarin aux petits légumes et des pâtes de fruits parfumées à la mandarine...

VI. – Où monsieur Edmond se permet un écart de langage avant d'entrôler l'éléphant Babar et le canard Gédéon sous la bannière de La Fontaine...

VII. – Du peu d'estime dans lequel l'aigle tient le paon et de l'emploi curieux qu'il est fait ici du tétin droit de Joséphine Baker...

VIII. – Du trouble dont fut saisi monsieur Edmond à la vue d'une exotique conque marine et de la danse nuptiale qu'il improvisa devant certaines aquarelles...

IX. – Où monsieur Edmond entrebâille la porte de sa librairie et Mélodie celle de sa garde-robe tandis que commence d'opérer le charme de la langue créole...

X. – Où monsieur Edmond est surpris à faire le galantin pour les beaux yeux d'une arrière-petite-fille de Vercingétorix née sous les palmes...

XI. – De quelques fantômes logés rue de la Tour-des-Dames et de quelques considérations sur la confusion des valeurs qui règne en ce monde...

XII. – Comment monsieur Edmond allait le nez au vent de son enfance en compagnie de Jules Verne et de maman Fanchon...

XIII. – Comment Edwige, en son jeune âge, avait multiplié les foucades jusqu'à revenir de son séjour à Gembloux avec un insolent bagage...

XIV. – Comment Omphale, depuis peu délivrée de Napoléon dans le même temps que de son mari, troqua dans l'heure son ensemble de soie tourterelle pour une coquette robe garance...

XV. – De la déconvenue qu'éprouva Alexandre en découvrant la librairie de son oncle où le souvenir d'Omphale était mis en pénitence...

XVI. – Où Alexandre doute de l'actualité de l'impératrice Eugénie et où monsieur Edmond met un zéro pointé à Victor Hugo...

XVII. – Où Edwige fait de stupéfiantes révélations à son frère et où un accès de fièvre entraîne ce dernier à tutoyer Henri IV...

XVIII. – Où il est prouvé que monsieur Edmond excellait à résoudre les problèmes d'arithmétique ayant pour objet la vidange des lavabos et le remplissage des baignoires...

XIX. – Où monsieur Edmond étrille le ramage et le plumage de son neveu pendant que l'on évente les égarements de cet Alceste...

XX. – Où saint Valentin ayant échoué à secourir Mélodie il est alors fait appel au général de Gaulle...

XXI. – Comment monsieur Edmond, après franche lippée, s'embarqua pour les Antilles à bord d'un moelleux fauteuil louis-philippard...

XXII. – Comment Mélodie, après s'être enfuie de la Martinique pour éviter d'y être vendue à un vilain bougre, se retrouva sur la scène des Folies-Bergère...

XXIII. – De la manière dont monsieur Edmond pataugeait dans les eaux du Tendre avec des bottes d'égoutier...

XXIV. – Comme quoi ne pas se munir d'un parapluie vous expose parfois à devoir en tenir le rôle...

XXV. – Où il est fait état d'un poème de Robert Pons de Verdun daté de 1787 qui atteste que les égarements de monsieur Edmond étaient déjà étudiés en des temps très anciens...

XXVI. – Comment Alexandre dut renoncer à une Talbot 1932 couleur jonquille faute d'avoir pu trouver en temps voulu une Zoé complaisante...

XXVII. – De la manière dont monsieur Edmond rendait la justice sous un vitrail vantant les mérites d'une célèbre eau de dentifrice...

XXVIII. – Où monsieur Edmond fait assaut d'érudition pour le douteux profit de son béjaune de neveu et comment ce dernier en vint à imaginer qu'il pourrait impunément trousser Pomme d'Api...

XXIX. – Baisser de rideau en hommage à Louis Lumière, réalisateur de *L'arroseur arrosé*...

(*Peau de vélin*)

Tenant l'amour pour un leurre glandulaire, le mariage pour une institution carcérale et la bagatelle pour une gymnastique dispendieuse, monsieur Edmond, de même qu'il s'était toujours farouchement refusé à introduire une femme en sa maison, s'était-il toujours gardé de fréquenter les maisons de femmes.

C'est aussi qu'à cet âge boutefeux où de telles escapades sont d'usage, l'acné des jeunes gens, selon le ouï-dire, n'étant nulle part mieux soignée que derrière les volets clos de ces établissements hospitaliers où des soeurs d'humaine charité pratiquent la petite vertu avec un zèle hérité de Marie-Madeleine, Edmond Limbourg, dispensé du service militaire pour faiblesse cardiaque, n'avait pas connu de ces camarades de gamelle qui vous chinent, vous houspillent, vous bottent le matricule et n'ont de cesse que vous n'ayez pris votre billet pour le train de 8 h 47.

Aussi trouvera-t-il particulièrement mal venue la banderille que son badouillard de neveu se permettra, tout en faisant tournoyer avec détachement une olive snob dans son Martini, d'un jour planter dans la conversation :

— C'est bien rue de Provence qu'elle habite, ta couturière ? Sais-tu que le quartier ne t'a pas attendu pour écrire ses lettres de noblesse dans la galanterie ? Au 122 de cette même rue, avant la loi Marthe Richard, le One Two Two était des mieux achalandés... Au fait, ta cousette, c'est quel numéro ?

Si monsieur Edmond paraissait si dédaigneux du sexe, ce n'est pas qu'il souffrît d'une quelconque malformation ou insuffisance, ainsi qu'avait pu le vérifier en son temps une amie complaisante d'Omphale qui s'était dévouée pour faire à ce jeune homme la lecture du Blé en herbe – et lui avait trouvé, ma foi, beaucoup d'oreille.

Ce pour quoi il avait néanmoins toujours boudé l'amour, faisant ordinairement peu cas des femmes et en ayant moins que rarement fait usage, était qu'il avait d'emblée fait sienne l'opinion de lord Chesterfield, cet ami de Montesquieu, qui en avait jadis dit tout ce qu'il y a à en dire : « Le plaisir est bref, la position est ridicule, la dépense est insoutenable. »

Bibliophile farouche, monsieur Edmond avait fait son choix: tant qu'à goûter aux Illusions perdues, il préférerait détricoter jusqu'au talon son bas

de laine pour s'offrir une rare originale de Balzac que vingt fois retirer ses chaussettes dans une quelconque officine de débauche.

(Peau de Vélín, p. 217-218)

... Et je suis allé musarder au Petit Sablon.

Ses quarante-huit statuettes, superbes, et d'un bronze adouci par les mousses du temps, y magnifient certes les beaux métiers oubliés. Mais la gouge du sabotier, la meule du rémouleur, l'enclume du maréchal-ferrant et le boutefeu de l'allumeur de réverbères, ne m'éclairèrent en rien sur mon avenir.

Ensuite, remontant la rue de la Régence, délaissant sur ma gauche le Musée Royal d'Art ancien, laide bâtisse néo-classique, baleine de pierre bleue qui exhibe en façade quatre fanons corinthiens de granit d'Écosse pour affirmer le sourire de notre culture bâtarde, et qu'un de mes arrière-grands-oncles, Alphonse Balat, échoua dans les hauts sables de cette montagnette, j'ai gagné le Parc de Bruxelles.

J'ai un faible pour ce grand jardin tracé à la française, planté de marronniers séculaires qu'habitent les derniers écureuils du coeur de la Ville. Ses larges allées croisées encadrent des cartouches de gazon frais qui, à chaque printemps, s'offrent des coquetteries de pâquerettes où batifolent des chiots fous et trébuchent des petits patauds d'hommes.

Son monticule nord, côté Ravenstein, dissimule derrière trois massifs serrés de lauriers-cerises une vespasienne des années vingt, plantée là comme une équivoque passiflore quadrifide - sépales d'un vert bouteille écaillés par les ans, corolle de faïence blanche striée de sèves pâles, pissent-ils ? – que chaque jour de vieux friands des « Nourritures terrestres » viennent arroser tandis que papillonnent aux alentours des Nathanaël oxygénés.

C'est un ballet qui débute dès le lever du jour pour ne s'achever qu'avec la fermeture des grilles du Parc, et dont les glissés furtifs, les brusques dégagements, les pas de deux frémissements, me fascinent autant que la contemplation d'un aquarium.

Et j'avoue me plaire à me troubler les sens de l'odeur de cette vase qui, même par temps sec, mêle des boues d'amours furtives à de folâtres jeux de libellule, d'âcres relents d'urine à de subtiles essences d'eaux de toilette « for men ».

J'aime aussi, au coeur de ce Parc, l'antique kiosque à musique qui maquille ses arabesques de fer rouillé sous la rouille des feuilles du dernier automne. Sous le chapiteau faussement tonkinois de son manège immobile, avec trois brins de paille et trois notes de Strauss des martinets ont cimenté leur nid, trissent comme à la criée, promènent à la toute vole leurs accents circonflexes d'un noir d'encre de Chine.

J'aime encore, au détour de ses sentiers ou dans ses niches feuillues, ses Apollons et ses Hercules, ses Dianes et ses Vénus, cette statuaire dix-huitième que les ans, les pluies, les gavroches vandales, ont travaillé à poings nus. Ceux-là, sur leur socle, ont l'allure cassée de vieux boxeurs fatigués ; celles-ci, sur leur piédestal, ne dévoilent plus que des charmes grêlés, au pubis et aux aisselles crépis d'un lichen grisâtre.

Et comment n'aimerais-je pas, adossé à son berceau de verdure, tel un petit marquis Louis XVI engoncé dans son sofa de peluche verte, le Théâtre Royal du Parc où l'on s'obstine à purger Feydeau et à juger que Brecht est un gros mot ?

Dans ce parc, jadis réserve de chasse des ducs de Brabant, les oiseaux de Bruxelles osent encore chanter, pouillots, mésanges, chardonnerets y allant à ronde gorge du roucoulement ou de la trille, pour le bonheur des aïeux et des jouvenceaux qui occupent les bancs de bois que la fiente de pigeon a depuis longtemps cérusés. Les vieux, appuyés sur leur canne, le nez au ciel, boivent le petit soleil à gencives troussées. Les vieilles, assises entre cabas et tricots, émettent du pain rassis aux oiseaux. Les amoureux se bouturent à pleine bouche, se greffent à pleines mains, ajustent leur coeur à l'heure du printemps.

Sous un feutre à larges bords qui sent son Bruant loqueteux, précédé d'un nez qui avoue son beaujolais, son chevalet planté dans les boutons d'or de la pelouse centrale, un Utrillo du dimanche plombe au fusain le vitrail qui enchâsse les bleus épars et les beiges tendres du ciel dans la ramure des marronniers.

(in *Le rollmops*)

La nourrice :

Soudain, les fracas du tonnerre et les éclats de la foudre défoncèrent l'immensité. Un éclair t'illumina. Sortie des rafales de la nuit, tu te tenais immobile, devant l'échoppe du boucher...

L'ombre:

Souviens-toi ! L'écroulement des eaux... Les bêtes écorchées... La foudre qui ouvrait le ciel comme on ouvre la gorge des mourants...

Premier choeur :

Elle se souvient. Et à revivre la scène intérieurement, elle en semble rongée, comme par une fièvre.

La nourrice :

Ton long voile noir claquait dans le vent avec bruit ; il se déroulait en prenant des formes tourmentées : comme un ruisseau d'encre qui aurait coulé de ta bouche.

Pasiphaé :

Mon coeur était de l'encre noire, mon sexe un soleil mort.

La nourrice :

Tes cheveux ruisselants collaient sur ta figure, en mèches. Il y avait dans la rigueur qui te tenait en haleine une sorte de convulsion étranglée.

L'ombre :

La foudre à l'odeur de fauve et les pluies d'orage sont les amies d'angoisse de l'obscénité.

Souviens-toi ! Des moutons pendaient à des crocs et, la tête en bas, pissaient légèrement le sang... .

Pasiphaé :

Il y avait sur l'étal une cervelle et de grands os dont les protubérances nacrées...

L'ombre :

À peine rosies de sang...

Pasiphaé :

Avaient une nudité agressive.

La nourrice :

En silence, avec attention, le boucher affûtait la lame de son couteau.

Premier choeur :

La scène, dans ce vacillement de lumières déchirées, évoquait la mise au tombeau d'un dieu plus que l'égorgement d'une bête.

Pasiphaé :

Le boucher prolongeait sensuellement la caresse de l'acier sur le fusil... Sa lenteur prenait un sens affreux...

La nourrice :

Je te devinais dans l'ombre, les narines ouvertes...

Pasiphaé :

Grisée d'horreur, je me sentais le coeur lentement soulevé, au point où l'on touche l'intimité des choses. C'était comme si cet inintelligible monde me communiquait son humide secret.

(in *La calcinée*)

La presse

Plus de cent articles ont à ce jour été consacrés au premier roman de Patrick Virelles, tant en Belgique qu'en France ou en Suisse, tant en province qu'à Bruxelles ou Paris, qui, tous, en soulignent l'originalité, la verve, l'érudition et, surtout, pour reprendre une des expressions le plus souvent revenues sous la plume des journalistes, l'aspect «jubilatoire».

Une émotion à fleur de mots

Le prière d'insérer nous apprend que Patrick Virelles est né en 1939. Disons tout de suite que son écriture paraît plus jeune que lui, s'il veut bien me pardonner cette expression. Elle est d'une aisance merveilleuse. Elle est fraîche et jubilante, pleine de trouvailles. Elle fait son bien de termes qui n'ont certes pas cours dans les salons où l'on ne parle qu'à mi-voix. Il lui arrive de se déployer avec des grâces languissantes et harmonieuses. Le plus souvent, cependant, elle est ramassée sur elle-même.

Cette écriture est assortie à un récit riche en rebondissements. Oui, histoire il y a. Ou plutôt, plusieurs histoires qui se succèdent et s'entremêlent. Le plus souvent, on rit, et de bon coeur. Mais l'émotion est là, discrète, pudique.

(Jean Mergeai, *Vers l'Avenir*, 2 décembre 1993)

Un livre de sève et de sang

Puisant à des mots oubliés, jouant d'amalgames insolites, chantant, jonglant, ayant assimilé tout en un Rabelais, Montaigne, Voltaire, Céline

et bien d'autres, mais n'étant que lui-même, Patrick Virelles nous porte, pour son coup d'envoi un livre de sève et de sang. On s'y amuse. On s'y exalte comme d'un vin insolent et fruité. On en sort ragailardi.

(Monique Verdussen, *La Libre Belgique*, 2 octobre 1993)

Les *curiosa* de Monsieur Edmond

*Les manies d'un bibliophile ronchon, les recettes épicées d'une ex-danseuse martiniquaise et les fanfaronnades d'un jeune homme à la mode provoquent un mélange détonnant : c'est **Peau de vélin**, de Patrick Virelles, un immense lancer de confettis plus tourbillonnants les uns que les autres, un roman que son auteur n'arrête pas de mener au galop. C'est tonitruant. C'est le grand pétard festif de la rentrée.*

(André Rollin, *Le canard enchaîné*, 8 septembre 1993)

L'homme qui aimait les livres

***Peau de vélin** est un véritable roman, avec une histoire de fidélité et de trahison, d'attachement et de rupture, et une galerie de personnages qui traversent ce récit, trop court à notre goût car il est entraînant comme peu de premiers romans arrivent à l'être.*

On imagine aisément, et bien qu'il ne se sente pas dans ce qui nous est donné à lire, le travail qu'a dû coûter ce livre. Non seulement pour la documentation, parfaitement assimilée, mais aussi, et peut-être surtout, pour l'écriture, ciselée du début à la fin, sans le moindre relâchement, sautillant sur des rythmes inattendus, en particulier dans des dialogues bien dignes de l'étonnant Edmond Limbourg.

(Pierre Maury, *Le Soir*, 25 août 1993)

Le roman d'un bibliophile

*Ah ! Cette **Peau de vélin** ! Une incroyable gourmandise. De langue, de sujet, de style (on se croirait parfois chez Montaigne ou Rabelais), mais aussi, et surtout peut-être, de liberté dans le ton. Proche de Zazie, mais avec un petit côté précieux dans le bon sens du terme. La préciosité d'un fouilleur de bouquins humant un papier, une encre, une reliure. Un régal qui se dévore comme un polar, mais lentement, en goûtant chaque mot et chaque tournure.*

(Paul Van Melle, *Inédit*, janvier 1994)

À Vie-en-velin

Dans cet ouvrage baroque et pétillant, Patrick Virelles a réussi quelques beaux portraits que souligne, au premier plan, l'usage particulièrement réjouissant de langages adaptés. Mots rares et mots d'auteur ponctuent ce qui n'est cependant pas qu'un exercice de style. Les personnages ont de la consistance et typent quelques attitudes devant et dans la vie. Parfois de manière extrême, comme cet inoubliable Monsieur Edmond voué tout entier à sa collection qu'il édifie comme une oeuvre.

*Écrit dans un style direct, émaillé d'heureuses formules qui disent l'essentiel, ainsi que de grands et savoureux moments de pureté langagière, **Peau de vélin** est un régal. L'auteur s'y ébat et s'y ébroue avec une verve communicative.*

(Alain Joostens, *Dernières Nouvelles d'Alsace*, 1/12/1994)

Une Peau de vélin au grain piquant

Si vous lisez peu parce que vous craignez de vous ennuyer dans les livres, si vous êtes amoureux de la langue française dans tous ses états et dans tous ses éclats, si vous avez le moral en peine d'un air tonifiant

*comme un coup de vent de mer du Nord, si, en ce qui concerne votre morale, celle-ci ne vous détourne pas de glisser un oeil émoussillé sur « ce sein que je ne saurais voir », si vous cherchez un livre à emporter dans vos bagages ou à installer en tête de votre liste de courses, de cadeaux ou de tout ce qui vous plaira... laissez-vous prendre à **Peau de vélin** de Patrick Virelles.*

(Monique Verdussen, *La Libre Belgique*, 2 octobre 1993)

Jeux de vélin

***Peau de vélin** est un roman façonné à l'ancienne, ostensiblement à l'ancienne comme le travail bien fait, les chapitres titrés en cocasses résumés, la langue noble, parfois précieuse mais jamais gratuitement, à la mesure des manies surannées et érudites du principal personnage, le vocabulaire choisi, expliqué lorsqu'il est spécialisé, ici en bibliophilie ou en créole antillais, ou évident dans le corps du texte.*

La manière à l'ancienne ne se prive pas d'une construction jubilatoire à la chronologie bousculée qui balade le lecteur comme au bout d'un pendule.

(Jean-Baptiste Harang, *Libération*, 18 novembre 1993)

Un coup de maître

*Pour un coup d'essai, c'est un coup de maître. Patrick Virelles, pour son premier roman, a signé avec **Peau de vélin** un roman à la fois truculent, érudit et baroque.*

Avec un vocabulaire savoureux, la passion du mot juste, ce récit plein d'allégresse raconte l'histoire d'un vieux bibliophile, septuagénaire misanthrope, Edmond Limbourg, qui vit avec les beaux livres pour passion.

De là s'ensuit un roman riche, jubilatoire, où le lecteur se laisse aller avec un plaisir immense à la prose enlevée de cet auteur belge.

Quant nous vous disions que cette écriture non conformiste était un coup de maître !

(P. M. *Var Matin*, 8 novembre 1993)

Patrick Virelles et la passion des livres

*Mené à un train rapide, avec des dialogues colorés, les termes ensoleillés de Mélodie, les manies langagières d'Alexandre et celles de Monsieur Edmond, l'«in petto» souvent à la bouche, **Peau de vélin**, baroque et picaresque, est, d'abord, le roman de la bibliophilie.*

(Odile Le Bihan, *Le Républicain Lorrain*, 26 décembre 1993)

La table de Lucullus

Cet ancien de l'athénée Robert Catteau vient de démontrer in petto à quel point on peut trouver le mot juste et l'adjectif qui fait mouche sans faire pédant. Car si son livre est pétri de qualités, il en est bien une que l'on peut qualifier de suprême. Celle qui fait qu'un écrivain peut nous rendre familière une chose aussi confidentielle que la bibliophilie. On pensait la pilule amère (se coltiner un rat de bibliothèque pendant 362 pages, ce n'est tout de même pas rien), elle se révèle tout à fait délicieuse.

En effet, Patrick Virelles, que l'on devine grand amateur des plaisirs de la vie, nous a mitonné un régal qui tient tant du boeuf mode que de la cuisine antillaise. Avec même des pralines Neuhaus pour dessert !

(Elysabeth Loos, *La Lanterne*, 13 décembre 1993)

La passion de la bibliophilie et du langage

Mariant l'eau et le feu, Patrick Virelles a toujours la formule heureuse pour lier un événement à un autre, parfois de la manière la plus inattendue mais toujours avec un sens évident de l'expression la plus juste. Entre deux mots, il ne choisit pas toujours le moindre, renonçant à suivre le conseil de Valéry. Peut-on raisonnablement lui en vouloir quand on s'est laissé emporter dans son roman avec tant de plaisir ?

(Pierre Maury, *Le Soir*, 20 novembre 1993)

À lire de toute urgence

Nous ne pouvons qu'engager tous les fervents de lecture à découvrir sans tarder ce roman particulièrement riche par ses langues, original par son thème, plein d'esprit, d'humour, et d'une culture aussi discrète que raffinée.

*Et que, tout particulièrement, Messieurs les bibliophiles se le disent : **Peau de vélin** est à lire par eux toutes affaires cessantes: nulle part jamais leur portrait n'aura été aussi fidèle, aussi percutant, aussi finement croqué. Un pur délice.*

(France Bastia, *La Revue Générale*, décembre 1993)

Patrick Virelles plonge dans les passions d'un bibliophile

Truculent et imaginatif, ce premier roman séduit par sa verve langagière. Car l'auteur se plaît à jongler avec les niveaux de langue, passant du raffinement aux saveurs âcres de l'argot. Quelques 300 pages d'une richesse de mots et d'une imagination véritablement savoureuses, dans le style et l'allure, modernisée, des grands romans picaresques, au charme rétro bienvenu dans la fadeur actuelle du roman français.

(Alain Favarger, *Le Courrier de Fribourg*, 11 septembre 1993)

Roses rouges et Chimay bleue

Peau de vélin nous invite à une fête langagière qui, de la IIIe République à Pompidou, dégringole du français à bedaine barrée d'or et moustache cirée, jusqu'aux tronçonnages aphasiques du « parler jeune », en passant par cet argot démodé où, faute d'être « chicanos », on était « copurchic ». Sans oublier le babil créole de Mélodie Désespérance, superbe et déshonnête comme le regard du soleil martiniquais à travers un jupon de madras.

(Ghislain Cotton, *Le Vif*, 17 septembre 1993)

Peau de vélin : jubilatoire

*Ce livre réunit trop de qualités pour toutes les livrer ici. Ce serait du recel d'abus de biens littéraires. Que le gourmand de phrases virevoltantes, l'empifreur de volutes littéraires jette un oeil sur la **Peau de vélin** de Patrick Virelles. Il a de grandes chances d'en ressortir avec le tournis, mais heureux.*

Mais que l'on y prenne garde. Sous ses aspects légers, ce livre ne se contente pas d'enfiler les situations pleines d'humour, ou de faire chanter le langage. Il est aussi la confrontation de deux cultures et de ses valeurs, et du danger à ne voir le monde que d'un seul regard.

(A. L. *La Charente maritime*, 15 octobre 1993)

Voyage en bibliophilie

Ce premier roman du Belge Patrick Virelles est un petit chef-d'oeuvre d'humour, où érudition, truculence, cocasserie, font bon ménage. Voilà un livre. Un vrai. Aussi rare que les livres rares dont il nous fait découvrir les secrets.

Peau de vélin doit donc trouver sa place dans toute bonne bibliothèque.

(Thierry Ménétrier, *Paris-Normandie*, 26 octobre 1993)

Faites vos jeux au plaisir de lire

Les conteurs d'histoires se font rares. Et plus rares encore les conteurs qui ont décidé de laisser enfin –ou à nouveau– mûrir le récit comme une vigne bucolique et de ne pas s'embarrasser des fatras psychologiques et tarabiscotés de la psychanalyse et des sciences humaines du même acabit, héritages en littérature contemporaine du nouveau roman, cette gigantesque impasse de l'art d'écrire devenu l'art de ne plus écrire. Chez Virelles, les personnages ont de l'épaisseur et du bagout. Ils sont fiers de leurs déviances. Ils ont même de la parentèle : on les dirait balzacien avec des nuances à la Queneau ou à la Vialatte. Du coup, la narration se délecte du riche limon du vocabulaire, et on ne dira jamais assez les bienfaits du vocabulaire en littérature.

(Yves-Marie Lucot, *Avancées*, février 1994)

Une plume effervescente

Loin de se cantonner au brillant mais artificiel exercice de style, cet auteur-là, non seulement nous tend le fil d'une histoire aussi simple et accessible qu'une histoire de Molière, mais fait surgir, à travers celle-ci, une galerie de personnages, d'idées et de styles aussi divers que puisés à la vie.

(Monique Verdussen, *La Libre Belgique*, 22 novembre 1993)

À découvrir

*Premier roman au style truculent à en perdre haleine et à n'y rien comprendre, **Peau de vélin** –chronique familiale loufoque–en bousculant les lois de la narration, crée un rythme frénétique, unique.*

Les images sont d'une poésie de terroir criante de vérité. C'est plaisant, très plaisant. Enfin une histoire belge des plus relevées.

(Anne Pineau-Valencienne, *L'Événement du Jeudi*, 26 août 1993)

Un digne compatriote de Grevisse, d'André Goosse et de Joseph Hanse

Patrick Virelles ne se contente pas d'aimer le français ; il lui voue un culte violent, possessif, intransigeant, vétilleux et joliment frénétique.

Il idolâtre la belle langue, bien sûr, celle des classiques et de la haute époque dont il aime rehausser les souplesses de satin de quelques raideurs d'amidon, mais il admet aussi dans son Église le parler-banane des îles et le jeu bariolé de ses couleurs, et même l'argot lorsqu'il n'est pas un laisser-aller mais une manière nouvelle de dire un monde avalé par la vitesse, étourdi par sa faconde, bousculé par son histoire.

Et, comme il sait jouer de tout cela avec la jubilation d'un savant amateur, cela nous vaut un livre pétulant, délicieux et plein de verve sur le petit monde des bibliomanes.

(Pierre Lepape, *Le Monde*, 27 août 1993)

Une langue qui éclate comme un feu de bois vert

Si, à en juger d'après les dernières publications, on peut à juste titre dénoncer le manque d'originalité du roman français, voici un titre qui

apporte une bouffée de fraîcheur, de quoi réjouir le plus blasé des lecteurs.

(L. P., *Le Rail*, janvier 1994)

Jeux de vélin

Une verve à la Michaux, un ton à la Marcel Aymé, une grande liberté : un écrivain est né chez nous. Il n'en est pas beaucoup.

(René Henoumont, *Le Soir Illustré*, 4 août 1993)

Peau de vélin, le premier roman d'un gourmet de la langue française

Edmond, septuagénaire misanthrope et coincé, « né dans une peau de vieux », avec « du faux col et du pince-nez dans son caractère », ne vit que pour les éditions rares des grandes oeuvres littéraires. Il passe sa vie dans sa librairie(et non sa bibliothèque) ou dans les salles de vente, à la recherche d'occasions. «Se levant avec Cervantès, déjeunant avec Beaumarchais et se couchant avec Pétrarque».

Cette vie paisible et réglée est peu à peu troublée par la joyeuse et insouciante Mélodie Désespérance, ex-danseuse des Folies-Bergère. Native de la Martinique, couturière à Paris, elle « créolise à l'envi ». Son vocabulaire imagé et pittoresque déroute puis enchante Edmond, dont elle a fait connaissance par chemises interposées. Mélodie, qui commence à se sentir vieille, décide de se ranger en séduisant Edmond via moult plats créoles. Le septuagénaire résiste. Mais les assauts de la pittoresque Antillaise auront finalement raison de leurs « fiançailles perpétuelles ». Edmond, au cours d'une scène truculente, se fait déniaiser. Mais s'il cède à Mélodie, il y met des conditions : uniquement deux vendredis par mois.

L'univers tranquille de l'ours est également perturbé par son imprévisible neveu et futur héritier : Alexandre. Un joueur invétéré sans scrupules, qui n'a que faire des tentatives de son oncle pour l'entraîner sur le chemin de la bibliophilie. Et qui n'hésite pas à commettre un acte sacrilège pour payer ses dettes de jeu : s'approprier un exemplaire exceptionnel du Buffon illustré par Picasso.

Puisant dans un vocabulaire riche et érudit, et servi par une plume pleine de verve et de piquant, le premier roman de Patrick Virelles est à l'image de sa vie : trépidant, cocasse, savoureux, inattendu aussi.

(Isabelle Nataf, *Le Figaro*, 11 novembre 1993)

Synthèse

En ces temps où l'on déplore, à tort ou à raison, la perte de vitesse de la lecture, choisir la bibliophilie comme thème central d'un premier roman semble relever de la gageure : qui, en effet, voudrait aujourd'hui se glisser, le temps d'un récit, dans la peau d'un bibliophile, fût-elle de vélin ? Surtout lorsque le spécimen proposé est taillé à la manière de la pire des caricatures ? L'illustration de la couverture est parlante : juché sur un escabeau placé face à une bibliothèque que l'on devine énorme, un vieux bonhomme tout plissé et de noir vêtu est littéralement plongé dans la lecture du livre qu'il tient de la main gauche, ayant momentanément abandonné dans sa main droite un premier volume, qu'il garde ouvert. Sous le coude comme entre les genoux, il tient en attente deux autres ouvrages. Un chiffon à poussières pend de sa poche. Voilà l'homme qui, durant quelques centaines de pages, nous occupera tout entiers avec sa marotte de collectionneur. Marotte ? Le mot est trop faible. C'est bien plutôt d'une folie qu'il s'agit, d'un absolu que l'on vénère, du sens donné à toute une existence.

Ainsi donc, Edmond Limbourg est bibliophile. Pic de la Mirandole dans le domaine qui est le sien, il vit en retrait du monde qui l'entoure et pour lequel il a peu d'indulgence ; sa raison d'être est ce qu'il se plaît à nommer sa librairie, véritable trésor composé de splendides éditions illustrées, plus rares les unes que les autres, et qu'il conserve avec amour et respect monacal dans de grandes bibliothèques métalliques.

Peau de vélin, c'est avant tout le portrait de cet homme vieux comme de naissance, au parler délicieusement désuet, mais d'une correction sans pareille, et dont la culture ne cesse de nous ébahir tout au long du récit. Un portrait, certes, mais plus vivant que nature, et ce pour plusieurs raisons.

La narration tout d'abord crée le mouvement. Dans un élan dont les raccourcis plein d'humour annoncent le ton du roman, Patrick Virelles brosse en quelques traits les linéaments du tournant du siècle passé en même temps que des ancêtres directs de Monsieur Edmond, amenant ainsi à grands pas la conception de ce dernier, survenue dans des circonstances pour le moins cocasses. De là, un bond de plus d'un demi-siècle nous ramène au bonhomme de la couverture, et ce n'est qu'au gré de ses souvenirs que nous seront contés les épisodes significatifs de toutes ces années passées. On est donc bien loin du portrait statique ou de la biographie monotone : la chronologie est malmenée au profit d'une association d'idées assez fantaisiste, le point de vue bascule d'un personnage à l'autre sans autre transition parfois qu'une petite épigraphe en tête de chapitre à la manière des romans d'autrefois, dont l'annonce ne porte que sur un des croustillants détails à venir (allusion à laquelle, soit dit en passant, on ne comprend goutte avant la lecture dudit chapitre). Le suspense nous captive, présent dans le style même, où un seul mot inexpliqué nous tient en haleine plusieurs pages durant. Reclasser dans l'ordre tous les épisodes ainsi contés serait fastidieux et probablement inutile. Ce qui importe, c'est bien plutôt le portrait, le personnage de Monsieur Edmond que, à force de le fréquenter à tous les moments de sa vie, on finit par bien connaître.

L'agencement des épisodes, s'il se moque de la chronologie, répond cependant, à sa manière farfelue, à une certaine logique. À travers la construction du roman, l'auteur semble diriger le jugement du lecteur envers son personnage. C'est tout d'abord une quasi-caricature de bibliophile qui naît sous nos yeux : un homme tout en manies et en beaux mots, radin à souhait, misanthrope invétéré, aux allures de vieil académicien à l'habit usé. Puis, étonnés, on le découvre à sa manière ouvert d'esprit, au détour d'un épisode antillais (oui, vous avez bien lu « antillais »). Plus tard encore, sa passion pour les livres rares, sous ses aspects d'ascèse et d'érudition admirable, nous apparaît comme une véritable folie, qui en vaut bien une autre. Enfin, au moment de clore le livre, la folie du sage fait place à la sagesse du fou : reniant avec peine son seul lien avec le monde d'aujourd'hui, il affirme son attachement aux

valeurs les plus durables, les plus vitales, sans lesquelles rien ne vaut la peine d'être vécu, pas même la plus enivrante des passions.

Vivant, le portrait de Monsieur Edmond l'est aussi parce qu'il suit le fil d'une histoire, celle d'un oncle et d'un neveu, d'un tuteur ayant le sens du Devoir et d'un pupille n'ayant peut-être que celui de ses Droits. Edmond Limbourg a en effet pour tâche d'éduquer ce coureur de présentaine affublé d'un nom aussi prétentieux que ridicule : Alexandre de Limbourg-Chevalier, qu'il s'est composé de toutes pièces pour épater la galerie et les téléspectateurs. Tous les lundis matin, Monsieur Edmond reçoit son neveu et passe au crible son émission pseudo-culturelle de la veille, y relevant erreurs de langue et fautes de goût. Les mercredis, il l'initie patiemment aux secrets de la bibliophilie, le recevant (grand privilège) dans sa librairie même, dont le contenu, un jour, lui reviendra de droit s'il arrive à le mériter.

À travers les deux hommes, ce sont deux mondes qui se rencontrent. On pourrait y voir une continuation de l'éternelle querelle des anciens et des modernes, sur un ton bien moins véhément toutefois qu'à l'époque de La Fontaine. Sous une apparence bourrue dans le cas de l'oncle, gentiment provocatrice dans le cas du neveu, une politique de bonnes relations s'installe, aux accents de tendresse pour qui sait les entendre. Le monde ancien de Monsieur Edmond est fait de l'hommage aux maîtres d'autrefois, de l'importance accordée à une connaissance approfondie des choses, du grand respect pour les livres collectionnés, de l'attachement à une langue fidèle à la rhétorique de l'ancienne école qui accorde à chaque chose le mot qui lui correspond bien exactement. Le monde moderne d'Alexandre est celui, narcissique, du présentateur qui ne sait flatter que lui-même, du monde du tape-à-l'oeil de la « culture-minute », de la collection de fesses dont il méprise jusqu'au nom de leurs propriétaires, le tout assorti d'un argot provocateur, où règnent l'à-peu-près et le superlatif. Les humanistes face aux jeunes loups. Les « hors du coup » face aux branchés. Mais Monsieur Edmond est-il aussi hors du coup qu'il en a l'air ? Alexandre, dandy à la mode, a-t-il vraiment compris le monde dont il prétend tirer les ficelles ? Celui qui, à l'en croire, est le plus « à côté

de ses pompes» n'est peut-être pas qui il croit. Et si la folie du collectionneur vaut bien celle du joueur, il n'en va certes pas de même quand il s'agit de valeurs.

Ce délicieux ouvrage témoigne d'une érudition digne du personnage qu'il met en scène : dans un vocabulaire choisi, il traite avec bonheur non seulement de bibliophilie, mais aussi, et comme en passant, de thèmes aussi variés que la botanique, l'histoire et la langue colorée de la Martinique, la gastronomie, l'oenologie, et il offre au lecteur un portrait minutieusement détaillé de la vie du début de ce siècle, réalisant ainsi une véritable peinture de la société en abordant la politique, la mode, la vie des artistes(et, partant, celle des cafés parisiens), le monde du spectacle où midinettes et grandes actrices se partagent le devant de la scène...

Il nous emmène au passage dans notre bonne vieille Belgique, ne perdant pas l'occasion de s'attarder un brin sur l'un ou l'autre détail qui lui est cher, sans toutefois tomber dans le travers qu'ont certains écrivains de par ici de verser dans le didactisme lorsqu'ils parlent de leur pays, simplement parce qu'ils se font publier en France.

Cécile DE CAT